



**HAL**  
open science

**Du rôle de la quantité vocalique en morphogénie.  
Réflexions à partir de l'arabe et du berbère de  
Mauritanie**

Catherine Taine-Cheikh

► **To cite this version:**

Catherine Taine-Cheikh. Du rôle de la quantité vocalique en morphogénie. Réflexions à partir de l'arabe et du berbère de Mauritanie. *Faits de langues*, 2005, 1 (n° 26 [numéro spécial sur les langues chamito-sémitiques (afro-asiatiques)]), pp.41-63. halshs-00508636

**HAL Id: halshs-00508636**

**<https://shs.hal.science/halshs-00508636>**

Submitted on 4 Aug 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Du rôle de la quantité vocalique en morphogénie Réflexion à partir de l'arabe et du berbère de Mauritanie

Catherine TAINÉ-CHEIKH\*

Bien qu'il soit impossible de se prononcer définitivement sur le proto-chamito-sémitique (ou proto-afro-asiatique), ce que l'on connaît du passé et du présent des langues de cette famille linguistique permet de penser que « la prévalence numérique des consonnes sur les voyelles est un phénomène qui semble relever de l'état le plus ancien » et que le contraste entre « un vocalisme pauvre et un consonantisme riche » est une caractéristique générale des langues chamito-sémitiques (D. Cohen 1988 : 9).

Dans le cas du sémitique, beaucoup d'auteurs sont d'accord pour supposer l'existence, pour les états les plus anciens, d'un système vocalique triangulaire à trois phonèmes brefs et trois phonèmes longs de même timbre (*a* et *ā*, *i* et *ī*, *u* et *ū*). Selon cette hypothèse, le système phonologique de l'arabe classique (cf. J. Cantineau 1960 : 191-3) correspond pratiquement à celui du proto-sémitique, tandis que le système des autres langues s'explique par un certain nombre d'évolutions ultérieures.

Pour les autres branches du chamito-sémitique (égyptien, berbère et couchitique notamment), la reconstruction est plus problématique — que l'écriture ne note pas les voyelles ou que les témoignages écrits fassent complètement défaut —, mais il n'est pas rare qu'on postule un système identique ou comparable à celui du proto-sémitique, même si l'opposition de quantité est loin d'être généralisée dans l'ensemble des langues connues de ces différentes branches. La question des voyelles longues se pose notamment pour le berbère et il est intéressant de faire le point en intégrant les données nouvelles du dialecte zénaga de Mauritanie.

Notre propos, cependant, ne se limite pas à la comparaison des systèmes vocaliques. L'étude comparée de la quantité vocalique en arabe et en berbère est en effet envisagée comme une première étape venant alimenter une réflexion sur le fonctionnement de ces langues. Prenant appui sur l'analyse de

---

\* LACITO, UMR 7107 - CNRS, Villejuif). Courriel : [yctc@club-internet.fr](mailto:yctc@club-internet.fr)

la langue arabe qui peut apparaître comme un prototype des langues à racine ("la racine est une séquence ordonnée de phonèmes qui constitue la totalité des éléments communs à un ensemble dérivationnel" (D. Cohen 1993 : 162). J'essaierai de voir si toutes les caractéristiques de la racine arabe (et plus généralement sémitique) se retrouvent en berbère. Je pense qu'une telle étude apportera quelque éclairage sur la "morphogénie" de ces langues (le terme est de David Cohen), c'est-à-dire sur les processus qui ont joué un rôle dans la genèse de leurs formes<sup>1</sup>.

## I. DE L'EXISTENCE DES VOYELLES LONGUES

Si, à un stade ancien, toutes les branches du chamito-sémitique présentaient peut-être une corrélation de quantité pour les voyelles comme pour les consonnes, il n'en est pas de même aujourd'hui, car le trait de quantité est nettement moins bien conservé pour les premières que pour les secondes même si, s'agissant de la quantité consonantique, se pose la question de sa réalisation<sup>2</sup>. Aussi pourrait-on dire, en comparant la situation attestée le plus fréquemment dans les dialectes arabes à celle qui domine dans les parlers berbères, que, de manière très globale, l'arabe connaît l'opposition de quantité vocalique alors que le berbère l'ignore. Toutefois, au-delà des premières observations, un tableau plus nuancé apparaîtra, avec bien des ressemblances entre les deux domaines.

### 1.1. Domaine arabe

En arabe les parlers sans corrélation de quantité sont rares et pas toujours reconnus comme tels. Cela tient en partie au statut privilégié dont jouit l'arabe classique et à son influence sur la relation des arabophones à leur propre dialecte, voire même sur l'analyse des variétés orales produite par les arabisants. De notre point de vue, une telle reconnaissance ne doit pas empêcher, cependant, d'envisager les parlers sans voyelles longues dans une

---

<sup>1</sup> Note sur la transcription : en dehors des cas particuliers la semi-cons. notée *y* et longueur vocalique notée par un trait suscrit ou deux points. La transcription du ghadamsi a été unifiée avec celle du zénaga : *ā* pour *e*, *e* pour *i* et *ē* pour *ī*.  
Abréviations A) M masculin, F féminin, sg. singulier, pl. pluriel, NA nom d'action, cj. conjugaison, cons. consonne, rac. racine, rad. radical(e), (pour le berbère) I impératif A aoriste AI aoriste intensif P parfait ~ prétérit PI parfait intensif PN parfait ~ prétérit négatif AIN aoriste intensif négatif. B) hass. hassaniyya, zén. zénaga, to. touareg, tah. tahaggart, tan. taneslemt, W tawellemmet, Y tayart, ghad. ghadamsi, kab. kabyle, BN berbère du Nord, D. = Dallet, K. = Kossmann, L. = Lanfry et Pr. = Prasse.

<sup>2</sup> A propos du débat — pour le berbère — entre partisans de la tension et partisans de la gémation, cf. L. Galand 2002 [1997] : 147-161 et F. Dell et M. Elmedlaoui 1998.

perspective dynamique et de voir dans l'absence de corrélation de quantité l'effet d'évolutions particulières.

### 1.1.1. *Parlers avec corrélation de quantité*

Dans le système reconstruit pour l'arabe ancien — dont l'arabe classique aurait conservé le modèle —, la corrélation de quantité vocalique est particulièrement simple à établir, quelle que soit la théorie phonologique dans laquelle on se place, puisque chaque voyelle brève s'oppose à une voyelle longue de même timbre. Phonétiquement, même si on peut supposer que la durée de réalisation des voyelles longues a connu de tout temps des variations selon les locuteurs et selon la place des voyelles dans le mot ou la phrase<sup>3</sup>, il est clair que l'identification des phonèmes vocaliques repose, dans un tel système, sur une différence de durée minimale entre les brèves et les longues.

La situation est bien différente dans les parlers arabes où le parallélisme des deux systèmes vocaliques a disparu quasiment partout, du fait de modifications survenues dans le triangle des brèves ou dans celui des longues, si ce n'est pas dans les deux à la fois.

En hassaniyya, le système vocalique long a été peu modifié car la tendance à la réduction des diphtongues *ay* et *aw* n'a pas abouti, dans la plupart des cas, à une disparition complète de la semi-consonne. Comme l'a noté D. Cohen (1963 : 53-4), les réalisations *ē* et *ō* — peu fréquentes en dehors de quelques mots-outils comme *šōr* "vers" et *yagēr* "mais" — ne sont que des variantes possibles à côté des réalisations habituelles *eʷ* et *oʷ* où le timbre de la voyelle *a* s'est modifié en s'amalgamant à la semi-consonne subséquente, tout en laissant subsister un léger appendice (labial ou palatal). Encore cette assimilation n'a-t-elle pas lieu dans tous les cas, puisqu'elle est beaucoup plus limitée après les consonnes emphatiques ou d'arrière et devant une autre semi-consonne.

On pourrait penser que le système vocalique bref a été également peu modifié car, en syllabe ouverte, on trouve un système triangulaire *a*, *u* et *i* où seul le phonème *a* d'aperture ouverte présente une grande variété de réalisation en fonction du contexte consonantique. Cependant il faut noter que l'existence des syllabes ouvertes est relativement exceptionnelle car, en dehors des emprunts à l'arabe littéraire ou au berbère, s'applique une règle d'épenthèse qui fait chuter régulièrement les voyelles brèves en syllabes ouvertes — en dehors de quelques morphèmes vocaliques tels que le suffixe *-a(t)* du féminin et le préfixe *a-* des adjectifs ou des étatifs (les comparatifs-superlatifs). Aussi les exemples d'alternances *a* vs *i* vs *u* en syllabe ouverte sont-ils limités au cas particulier de l'inaccompli actif de dérivés (ou quadrilatères) comme *i∞ ayyaṭ* "il coud" opposé à son accompli passif *u∞ ayyaṭ*

---

<sup>3</sup> C'est en tout cas ce que révèlent des mesures effectuées chez des arabophones parlant l'arabe classique ou des dialectes possédant des voyelles longues.

"il a été cousu" et à son élatif  $a^\infty$  *ayyaṭ mṣn* ... "cousant plus (ou mieux) que ...".

Le système usuel — celui qu'on trouve en syllabes fermées — est en fait un système binaire  $a$  vs  $\pi$  dans lequel la voyelle centrale d'aperture moyenne représente à la fois les deux voyelles  $i$  et  $u$  de l'ancien système. Aussi peut-on opposer facilement les deux voyelles ouvertes  $a$  et  $\bar{a}$  — c'est d'ailleurs une opposition abondamment exploitée, ex. *radd* "il a raconté" et *rādd* "racontant" —, alors que l'opposition de la brève  $\pi$  aux longues  $\bar{i}$  ou  $\bar{u}$  donne des paires moins fréquentes (et moins parfaites), cf. *kbər* "il a grandi" et *kbīr* "grand" ou *ḥrəḏ* "il est sorti" et *ḥrūḏ* "sortie".

Ainsi brièvement décrit, le système vocalique du hassaniyya ne représente qu'un des multiples cas de figure attestés en arabe. Comme il ne s'agit pas d'en faire le résumé exhaustif, je me contenterai de quelques remarques.

i) Une combinaison de deux (ou plus de deux) sous-systèmes n'est nullement exceptionnelle. Ainsi a-t-on relevé, dans le parler arabe de Tripoli (H. al-Hajjé 1954 : 23 et sq.) un système triangulaire  $\bar{a}$  vs  $e$  vs  $o$  dans les syllabes finales fermées (à simple coda) et un système binaire  $a$  vs  $\bar{a}$  dans les autres cas — en particulier dans les syllabes fermées inaccentuées ou les syllabes ouvertes toniques, car en syllabe ouverte inaccentuée le phonème  $a$  est presque généralisé —.

ii) Dans les parlers où s'est maintenue l'opposition de quantité vocalique, le système des voyelles longues a pu demeurer tel quel, comme en hassaniyya, mais lorsqu'il a subi des modifications, c'est souvent dans le sens d'un enrichissement, par ajout de deux phonèmes d'aperture moyenne  $\bar{e}$  et  $\bar{o}$ <sup>4</sup>. Parmi les facteurs d'évolution (pour plus de détails, cf. W. Fischer & O. Jastrow 1980 : 54 et sq.), on citera en premier lieu celui joué par les diphtongues car leur disparition aboutit généralement à un système à cinq voyelles longues  $ay > \bar{e}$  et  $aw > \bar{o}$ <sup>5</sup>.

iii) La tendance est pratiquement à l'inverse dans le système des voyelles brèves car dans beaucoup de parlers on est passé — au moins pour le sous-système le plus fréquent — à un système plus réduit qu'en arabe ancien, soit  $a$  vs  $\bar{a}$ , soit  $\bar{a}$  vs  $u$ . A ce propos, il est intéressant de noter après D. Cohen (1970 : 172 et sq.) que la tendance du hassaniyya à confondre les anciens  $i$  et  $u$  est aussi celle des parlers maghrébins de nomades — parlers des Ulād Brāhīm de Saïda, des Marāzīg, de la Ḥamma de Gabès et de Benghazi, auxquels on peut ajouter certains parlers d'Orient tels les dialectes nord-mésopotamiens (cf.

---

<sup>4</sup> Le système quadrangulaire à six phonèmes décrit par al-Hajjé pour Tripoli (1954 : 21) est, de l'avis même de l'auteur, une rareté.

<sup>5</sup> Il arrive cependant que les phonèmes produits par la monophthongaison de  $ay$  et  $aw$  se confondent avec les phonèmes les plus fermés du système (actuels ou anciens  $\bar{i}$  et  $\bar{u}$ , ainsi dans le dialecte marocain de Anjra où  $ay > \bar{i}$  et  $aw > \bar{u}$ , cf. A. Vicente 2000 : 29).

Fischer & al. 1980 : 54) — alors que la tendance à confondre les anciens *i* et *a* est celle des parlers maghrébins de sédentaires, à commencer par le parler marocain de Casablanca ou le parler de Tunis juif, auquel il convient de rattacher le maltais<sup>6</sup>.

### 1.1.2. Parlers sans corrélation de quantité ?

Dans de nombreux parlers maghrébins de sédentaires, l'ancien triangle vocalique bref semble réduit, non pas à un système binaire *ə* vs *u*, mais à une seule voyelle brève d'aperture et de localisation moyenne *ə*. Marcel Cohen a mis ce fait en évidence pour le parler des Juifs d'Alger où la conservation des voyelles brèves se réduit pour l'essentiel à la finale *a* du féminin singulier des adjectifs, participes et substantifs — à l'exception de l'état construit — : « Dans tout le Maghrib, il y a comme à Alger juif confusion de timbre en principe des trois voyelles brèves classiques ; mais généralement les conservations sous des influences morphologiques ou phonétiques sont beaucoup plus fréquentes qu'ici ; comme point de comparaison, il est intéressant de voir une liste de mots où un *u* classique a été préservé dans le parler d'Alger musulman, généralement sous l'influence de labiales ou de postpalatales voisines, et a au contraire disparu dans le parler juif :

*fəm(m)* "bouche", *kəll* ou *kell* "tous", *kərsi* "chaise", *ħəbz* "pain" [...] » (1912 : 117).

L'influence du voisinage consonantique sur le timbre vocalique, déjà soulignée par Cohen, est largement illustrée par Philippe Marçais pour l'arabe algérien de Djidjelli (1956)<sup>7</sup> Cependant, aucun de ces deux auteurs ne remet directement en cause l'existence d'une opposition de quantité car ils relèvent, à côté de ce phonème bref unique (n'apparaissant qu'en syllabe fermée et souvent sujet à l'évanouissement ou à déplacement), un vocalisme long distribué en un système ternaire censé continuer le système de l'arabe classique, même si une partie seulement des voyelles longues procèdent des longues de la langue ancienne (cf. Cohen 1916 : 114 et Marçais 1956 : 55).

Cette position continue à être fréquemment soutenue à propos de dialectes algériens ou marocains, mais elle ne fait pas l'unanimité car beaucoup d'analyses proposent un système à quatre unités phonologiques *a* vs *i* vs *u* vs *ə*, mettant de fait sur le même plan les voyelles héritées du vocalisme long et la voyelle héritée du vocalisme bref. A propos de l'arabe d'Alger, par exemple,

---

<sup>6</sup> Dans cette langue, toutefois, il y a eu phonologisation de variantes conditionnées — du fait notamment de la disparition des emphatiques — d'où un système vocalique relativement riche, tant pour les brèves que pour les longues (cf. D. Cohen, 1970 : 132-134 et 140-146).

<sup>7</sup> Lui aussi considère qu'il n'a affaire qu'à un seul phonème vocalique bref *ə* malgré les multiples timbres recensés dans le tableau de la page 42, qu'il illustre ensuite par de nombreux exemples.

Aziza Boucherit s'interroge sur la pertinence de la quantité vocalique dans la mesure où « en règle générale, il apparaît que les voyelles en syllabe non accentuée sont réalisées brèves — quel que soit leur timbre — alors qu'en syllabe accentuée, fermée ou ouverte, elles sont réalisées longues » (2002 : 47).

Parmi les prises de position les plus tranchées, on relève celle de Mohamed Embarki sur l'arabe marocain (1997 : 44-49). Rappelant les travaux de plusieurs phonéticiens qui, se fondant sur l'observation des faits physiques par des outils expérimentaux, en concluent à la disparition de l'opposition de quantité, il suggère que la perception d'une différence de quantité vocalique chez les locuteurs ne peut pas s'expliquer, dans les dialectes étudiées, par des phénomènes accentuels mais doit plutôt être envisagée comme un effet pervers de l'arabe littéraire comme modèle dominant.

## 1.2. Domaine berbère

L'ensemble berbère, lui aussi, peut être partagé entre le groupe des parlers à voyelles longues et celui, plus important, des parlers dépourvus de vocalisme long.

### 1.2.1. *Parlers avec corrélation de quantité*

Pendant longtemps le parler touareg étudié par Charles de Foucauld (1952), duquel se rapprochait seulement le parler libyen de Ghadamès, paraissait bien exotique avec ses nombreuses voyelles réparties entre deux — voire trois — degrés de quantité distincts. Même s'il était plausible que les parlers berbères du Nord aient un système vocalique appauvri (cf. Lionel Galand 1988 : 214), la reconstruction proposée notamment par Karl G. Prasse pour les « voyelles proto-berbères : a, i, u avec distinction de deux quantités » (1972-73-74, I : 106), pouvait sembler plus proche d'une hypothèse de travail que d'une réalité un tant soit peu avérée.

Dans l'ouvrage consacré au zénaga qui est paru en 1963 sous la signature de Francis Nicolas<sup>8</sup>, les voyelles sont notées tantôt comme des brèves — la plus fréquente étant le schwa ə —, tantôt comme des longues. Lorsque j'ai fait la connaissance, durant l'été 1997, de Muḥammādān wəll Aḥmādu Yahya et que j'ai pu commencer à travailler avec lui sur ce parler en voie de disparition, mon premier objectif a été d'éclaircir ce point. Le recours à des analyses acoustiques expérimentales a permis de montrer qu'il y avait en zénaga une opposition de quantité vocalique clairement mesurable entre voyelles longues

---

<sup>8</sup> Il s'agit en fait de la publication d'un travail réalisé par le grand savant traditionnaliste Muḥtār wəll Ḥamidun qui — probablement pour des raisons personnelles — ne souhaitait pas faire paraître sous son nom un ouvrage sur sa langue maternelle, le berbère.

$\bar{a}$ ,  $\bar{i}$ ,  $\bar{u}$  et voyelles brèves  $a$ ,  $i$ ,  $u$  (Taine-Cheikh 1997 : 115 et sq.). Le parallélisme entre les deux sous-systèmes n'était cependant pas parfait car les voyelles brèves présentaient une grande variété de timbres, notamment certaines réalisations d'aperture moyenne et de localisation centrale [ə] ou d'arrière [ɔ] dont le statut restait sujet à interrogation.

L'étude sur la morphologie verbale (Cohen et Taine-Cheikh 2000) a montré l'importance déterminante, pour la détermination des différents aspects, de l'opposition entre les voyelles d'aperture fermée et la voyelle /a/ d'aperture ouverte. Elle a permis aussi de comprendre que, face aux nombreuses réalisations contextuelles du phonème /a/ (de [æ], voire [ɛ], à [ɔ] en passant par [A] et, en finale, [ø]<sup>9</sup>), le choix entre les réalisations du phonème /i/ et celles du phonème /u/ était lié, dans le système verbal, à des contextes consonantiques différents, tout le fonctionnement du système reposant sur l'opposition entre une voyelle "a" et une voyelle "non-a", et la réalisation [ə] apparaissant soit comme une variante fréquente du phonème /i/, soit comme une neutralisation de l'opposition  $u$  vs  $i$  dans les syllabes atones. Les paires minimales attestant des oppositions  $a$  vs  $i$  et  $a$  vs  $u$  sont donc innombrables, aussi bien en syllabes ouvertes qu'en syllabes fermées. Par ailleurs, bien que rares (et absents des paradigmes verbaux), les cas d'opposition entre les deux voyelles brèves fermées  $u$  et  $i$  se rencontrent parfois, cf. /i<sup>2</sup>f/ "tête" vs /u<sup>2</sup>f/ "gonfle !", /a<sup>2</sup>llan/ pluriel de  $i^2y$  "avant-bras" vs /i<sup>2</sup>llan/ "mil" vs /u<sup>2</sup>llan/ pluriel de  $\bar{a}^2lli$  "tendon d'Achille". Quant aux oppositions de quantité, elles sont bien attestées par des paires minimales comme /tiyih/ "ombre" vs /tiyih/ "brebis", /ugi/ "sortie" vs /ūgi/ "restant", /tadaL/ "noirceur" vs /tādaL/ "presbytie", /yiddah/ "grand-père" vs /yiddāh/ "il s'est égaré" et /iddan/ "ils sont percés" vs /iddān/ "ils se sont égarés" même si les exemples d'opposition  $i$  vs  $\bar{i}$  et  $u$  vs  $\bar{u}$  ne se relèvent que pour la première syllabe.

Si l'on excepte le fait qu'on trouve quelques traces, en zénaga, d'un système vocalique bref triangulaire  $a$ ,  $i$ ,  $u$  alors que des pans entiers de la langue fonctionnent sur une opposition binaire  $a$  vs  $\bar{a}$ , les ressemblances de ce parler avec le ghadamsi et avec le touareg sont tout à fait remarquables. En effet J. Lanfry (1968) pour le parler de Ghadamès, et Prasse (1975) pour le parler des Kel-Denneg (analyse qu'il a ensuite étendue au touareg de l'Ahaggar), ont l'un

<sup>9</sup> En général, les variations de timbre semblent dépendre de l'environnement consonantique et de la nature atone ou non de la syllabe — d'où la réalisation [æ] (notée  $\bar{a}$  dans la suite de l'article) devant la laryngale dans [æ<sup>2</sup>lli] "tendon d'Achille". La seule réalisation un peu problématique est celle de [ɔ] qui semble pouvoir être aussi une variante de /u/ en contexte emphatique. En fait, [ɔ] n'est une variante fréquente de /a/ qu'en contexte d'arrière (postalatal et laryngal) — et surtout en présence de /i/ ou /ī/ dans la seconde syllabe —, comparer [kɔ<sup>2</sup>giš] "aveugle" (variante de [keygiš]), [kɔ<sup>2</sup>riš] "actif" et [ɔkti:h] "souviens-toi !" avec [ækšum] "entre !" et [ækšuf] "aie honte !".



et l'autre établi l'existence de deux voyelles centrales — notées *e* (ici *ä*) et *a* dans un cas, *ä* et *a* dans l'autre —.

Par ailleurs, ces parlers comptent un nombre de voyelles longues plus important que le zénaga — deux phonèmes d'aperture moyenne *ē*, *ō* dont l'origine semble variée et relativement problématique — mais cette différence, qui rappelle fortement les divergences observées dans le domaine arabe, reste secondaire par rapport à l'existence partagée d'une opposition vocalique de quantité.

Il faut noter qu'en touareg, pour Foucauld comme pour Prasse, les voyelles longues *ā*, *ī*, *ū*, *ō*, *ē* semblent être réalisées avec une durée variable, étant tantôt abrégées, tantôt allongées<sup>10</sup>. Si les ultra-longues peuvent être rattachées à l'effet secondaire d'une accentuation particulière, il ne fait pas de doute qu'on a là une situation assez complexe sur laquelle j'aurai à revenir.

#### 1.2.2. *Parlers sans corrélation de quantité*

Si l'existence de la corrélation de quantité vocalique fait l'objet de discussion, en ghadamsi et surtout en touareg (où tous les parlers ne présentent pas nécessairement d'opposition, cf. N. Louali 1992), il ne fait guère de doute que l'opposition de longueur n'est pas pertinente dans les grands parlers berbères d'Afrique du Nord.

Dans ce qu'on appelle le berbère du Nord (BN) — et qui couvre surtout, me semble-t-il, l'ensemble des parlers du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie<sup>11</sup> —, le problème qui se pose concerne essentiellement le statut de la voyelle centrale *a*.

En chleuh, la prononciation de groupes consonantiques ne semble pas nécessiter la présence d'un noyau vocalique : "Le centre syllabique peut également être une consonne, non seulement *m*, *n*, *r*, *l*, *ʀ*, *ʎ*, mais aussi n'importe quelle constrictive : [mī|Dnī] *ē* les gens », [flī] « laisse », [a|Zli] « cours », [Ksi] « ôte » [...]. Enfin, lorsqu'une occlusive en précède une autre, il se forme une syllabe dont le centre se réduit à la phase explosive (<) de la première consonne : *tKst* [t<Kst] « tu as ôté », *tK* [t<K] « elle passe » (aoriste)" (Galand 1988 : 213).

Dans les parlers autres que le chleuh, l'emploi de consonne comme centre de syllabe n'est pas aussi répandu, aussi le schwa est-il beaucoup plus fréquent. Cela ne suffit pas cependant pour lui faire acquérir nécessairement un statut phonématique car, en kabyle par exemple, sa présence et sa place semblent pouvoir être prédits automatiquement.

<sup>10</sup> Dans la transcription adoptée par Prasse, les longues semblent notées i) *a*, *i*, *u*, *o*, *e* pour les vraies longues ii) *ā*, *ī*, *ū*, *ō*, *ē* pour les longues abrégées iii) *â*, *î*, *û*, *ô*, *ê* pour les ultra-longues.

<sup>11</sup> On pourrait certainement, au moins pour le problème qui nous occupe ici, ajouter le parler égyptien de Siwa mais pas tous les parlers libyens.

La question du schwa restant assez marginale pour mon propos, je retiendrai ici que le berbère du Nord se caractérise par un système réduit à un seul sous-ensemble avec au moins trois voyelles “timbrées” *a, i, u*. On notera que ces voyelles (réalisées comme des brèves) correspondent sans doute, au moins en partie, aux voyelles longues des langues berbères méridionales, mais l'hypothèse d'une parfaite conservation des voyelles longues proto-berbères à côté de la disparition radicale de toutes les voyelles brèves n'est pas la plus plausible.

Partant, pour l'arabe, du hassaniyya et, pour le berbère, du zénaga, on aura pu constater que, si ces parlers ne sont pas représentatifs de l'ensemble de leur domaine, ils n'en constituent pas non plus des configurations isolées. Outre ce fait, il est clair également que leurs systèmes vocaliques présentent une grande similitude puisque, dans les deux cas, on a une corrélation de quantité opposant deux systèmes triangulaires avec une tendance, plus ou moins réalisée, à réduire le vocalisme bref à un système binaire *a* vs *ə*. Ce parallélisme des phonétismes arabe et berbère est frappant dans le cas de la Mauritanie, mais il est tout aussi remarquable dans le cas du Maroc et de l'Algérie puisque c'est particulièrement dans ces deux pays que l'une et l'autre langue, largement représentées, tendent avec le plus de netteté à réduire le nombre de leurs phonèmes vocaliques et à présenter un système sans corrélation de quantité. Parler de réduction, pour le berbère du Nord, reste certes conjoncturel en l'absence de témoignages sur les anciens parlers berbères, mais il n'est pas aberrant de penser que les habitudes phonatoires des Berbères ont pu influencer grandement leur appropriation de l'arabe.

## II. LA QUANTITE VOCALIQUE AU PLAN DES RACINES

Si l'on veut donner au terme de racine sa véritable acception, à l'instar de David Cohen dans son article "Langues à mots, langues à racines" (2001)<sup>12</sup>, alors il ne s'agit pas d'une donnée historique comme on en trouve dans toutes les langues, mais d'un fait structurel qui caractérise le fonctionnement en synchronie d'une petite partie seulement des langues du monde et qui est particulièrement bien représenté dans l'ensemble des langues chamito-sémitiques. En ce sens, la racine est non seulement « la partie du mot qui *n'est pas constituée* par des éléments morphologiques affixes ou désinentiels » (p. 29) mais encore les « unités stables et **apparentes** dans la forme linguistique [qui] sont, en synchronie, à la base même de l'organisation des formes et de

---

<sup>12</sup> Il commence son article par une citation d'Antoine Meillet : « On a abusé du mot racine en linguistique. Il n'y a de racines que dans certaines langues. Pour beaucoup de langues, pour le français par exemple et les autres langues romanes, *le mot n'a aucun sens.* »

leur fonctionnement » (p. 37-8). Face aux modèles que constituent les schèmes, je voudrais m'attacher ici aux modifications qui peuvent masquer la permanence des unités radicales — sans toutefois remettre en cause le principe de continuité —, à savoir celles qui concernent l'affaiblissement de certaines consonnes et leur fréquente compensation par des allongements vocaliques.

## 2.1. Domaine arabe

S'agissant de la langue arabe, il a toujours été admis que les unités radicales étaient de nature uniquement consonantique mais que, parmi les changements phonétiques qui pouvaient toucher les divers phonèmes, quelques uns étaient dûs à la faiblesse intrinsèque de certaines consonnes. En arabe classique, ces consonnes sont au nombre de trois, l'occlusive laryngale ou glottale appelée *hamza* (?) et les semi-consonnes labio-vélaire et médio-palatale appelées respectivement *wāw* (w) et *yāʾ* (y). Je m'appuierai sur l'importante littérature consacrée par les grammairiens au traitement de ces consonnes faibles et au résumé qu'en fait Henri Fleisch dans son *Traité de philologie arabe* (1961 : 98 et sq.) pour donner un aperçu du problème, avant d'examiner quelques changements particuliers aux dialectes.

### 2.1.1. Les semi-consonnes

En arabe ancien il y aurait eu, selon Fleisch, deux traitements des semi-consonnes. Le premier des deux aurait préservé les radicales W et Y de tout accident phonétique et aurait donné à l'arabe classique des mots comme *hawila yaḥwalu* "devenir ou être louche (oeil)", *hawal* "état d'un oeil louche", *ḥiwal* "savoir-faire" et *hawil* "louche, rusé" (racine HWL) ou comme *ʿawiza yaʿwazu* "être dans l'indigence", *ʿawaz* "indigence", *ʿawiz* "indigent" et *muʿāwizu* "besoins, nécessités" (rac. ʿWZ). Le second traitement, qui l'aurait emporté et correspondait, par contre, à une prononciation faible de W et Y, aurait introduit divers changements concernant notamment W et Y intervocaliques.

Pour remédier à la faiblesse articulatoire des semi-consonnes placées entre deux voyelles, il y aurait eu, parfois, recours à la gémiation, ainsi dans *tayyib* "bon" (pour \**tayīb*, rac. ṬYB), *mayyit* "mort" (pour \**mawīt*, rac. MWT), *waliyyun* "ami" (pour \**waliyun*, rac. WLY), *sariyyun* "généreux" (pour \**sariwun*, rac. SRW) ou *fiyya* "dans moi" (*fī* + *ya*).

Dans la plupart des cas, cependant, les W et Y intervocaliques ne se sont pas maintenus, et comme leur disparition entraînait un contact direct entre voyelles que l'arabe ne tolère pas, il s'en est suivi ce que Fleisch appelle des « contractions vocaliques » (p. 122). Notons que ces "contractions" obéissent à des règles phonétiques qui, neuf fois sur onze, aboutissent à des voyelles

longues et que, dans cinq de ces cas, ces voyelles longues sont nouvelles<sup>13</sup> :  $a + a > \bar{a}$ ,  $a + u > \bar{a}$ ,  $i + u > \bar{i}$ ,  $i + i > \bar{i}$ ,  $u + u > \bar{u}$ .

Si l'on ajoute, à ces règles, celles qui concernent certaines suites où W et Y sont en fermeture de syllabe — mais après une voyelle autre que *a* — tels que  $iy > \bar{i}$ ,  $iw > \bar{i}$  et  $uy > \bar{u}$  ou  $\bar{i}$ , alors on peut comprendre pourquoi on trouve dans une même racine, et même pour un même mot, une radicale représentée tantôt par l'une et/ ou l'autre des voyelles longues, tantôt par l'une et/ ou l'autre des semi-consonnes<sup>14</sup>. Première radicale W ou Y, (rac. WLD) ex. *walada yalidu* "donner naissance à", *walad* pl. *awlād* "enfant" et *mīlād* pl. *mawālid* "naissance". Seconde radicale W ou Y, (rac. QWM) ex. *qāma* "se lever", *qayyim* "valable ; droit", *qawm* "peuple" et *qīma* pl. *qiyam* "valeur". Troisième radicale W ou Y, (rac. BfY) ex. *baḡā* "désirer", *baḡy* "outrage", *biḡā* "prostitution", *buḡā* "désir, effort", *bāḡin* pl. *buḡāt* "qui désire ; oppresseur".

Dans les dialectes qui ont maintenu les diphtongues *ay* et *aw*, la configuration observable dans les racines comportant une semi-consonne peut être globalement très semblable. C'est le cas notamment en hassaniyya, au-delà des différences imputables à la chute des voyelles brèves en syllabe ouverte et à la vocalisation consécutive des semi-consonnes *wa*, *wu* > *u* et *ya*, *yi* > *i*, qui occasionnent quelques changements, particulièrement bien visibles dans les racines à 1ère rad. W ou Y (Taine-Cheikh 1987 : 64-69), cf. *uṣal* "arriver" acc. 3è M sg. / *waṣlat* 3è F sg., *uḡav* "se lever" acc. 3è M sg. / *ūḡvāt* ~ *wəḡvāt* 3è F sg. et *ibās* "sécher" acc. 3è M sg. / *ibsāt* 3è F sg. Si l'alternance *ūḡvāt* ~ *wəḡvāt* manifeste une vocalisation non systématique de *wə* en syllabe fermée (alors que *yə* > *i*, cf. *ibsāt*), les formes d'inaccompli de ces mêmes verbes illustrent bien le maintien de la diphtongue à noyau vocalique *a* (ex. *yāwṣal* "arriver" inacc. 3è M sg.) face à la contraction, comme en arabe classique, de *uw* à *ū* (ex. *yūḡav* "se lever" inacc. 3è M sg.) et de *iy* à *i* (ex. *yībās* "sécher" inacc. 3è M sg.).

On trouverait, dans les racines hassanes à 2ème ou 3ème rad. W ou Y, une diversité équivalente, bien que plus réduite qu'en arabe classique : (rac. GWM) ex. *gām igūm* "se lever", *gāyyām* "mettre debout", *gāymā* pl. *gwāyām* "cuisse", *gyām* "fait de se lever", *gāwm* / (plus rare) *gūmān* "gens" ; (rac. ŠRY) ex. *šrā yāšri* (mais *šrā- yāšri*-<sup>15</sup>) "acheter", *šāri* "achat" (< *šāry*, avec vocalisation de *y*, cf. *šāry-u* "son achat") et *šārrāy* "gros acheteur" ; (rac. ŠVY) ex. *šfā yašfā* "être

<sup>13</sup> Dans les quatre autres cas, il s'agit plus nettement de "contraction" puisqu'il y a rencontre d'une voyelle brève avec une voyelle longue :  $i + \bar{i} > \bar{i}$ ,  $i + \bar{u} > \bar{u}$ ,  $u + \bar{u} > \bar{u}$ ,  $u + \bar{i} > \bar{i}$ .

<sup>14</sup> Comme il existe également des cas d'abrègements de voyelles longues ou d'alternances avec *hamza*, les possibilités sont même encore plus nombreuses.

<sup>15</sup> Comme c'est souvent le cas dans les dialectes, les voyelles longues du hassaniyya, abrégées en finale absolue, retrouvent leur quantité devant suffixe.

limpide", *šaffā isaffi* "rendre limpide", *šavyā* "dalle", *šavāwā* "pureté, limpidité", *šaffāyā* "filtre" (cf. Taine-Cheikh 1988-... : 1104-5, 1230-1).

On peut donc constater que, dans des parlers comme l'arabe classique ou le hassaniyya, les radicales W et Y sont très souvent représentées par des voyelles (généralement longues, mais pas toujours, surtout en dialectal). C'est encore plus fréquent dans les nombreux parlers qui ont opéré une réduction systématique des diphtongues *ay* et *aw*, que la monophthongaison ait favorisé l'apparition de deux voyelles nouvelles d'aperture moyenne *ē* et *ō* (brèves, *e* et *o*, s'il s'agit de dialectes sans corrélation de quantité) ou qu'elle ait abouti à la confusion avec les voyelles fermées *ī* et *ū*.

On notera toutefois qu'il existe toutes sortes de situations intermédiaires<sup>16</sup>. Ainsi, dans le parler de Tripoli (Liban), on a un traitement différencié des diphtongues avec maintien de la diphtongue en syllabe ouverte et simplification de la diphtongue en syllabe fermée, d'où des alternances comme *bā:t* "maison"<sup>17</sup> mais *bāyī* "ma maison" et *la:n* "couleur" mais *lawnu* "sa couleur" (El-Hajjé 1954 : 23-24). Ce changement limité, rappelant le traitement araméen des diphtongues, se retrouverait dans toute la région Nord du Liban et notamment dans le parler de Kfar-Şghāb (Fleisch 1974 [1959] : 133 et [1963-64] : 227).

### 2.1.2. Les laryngales

#### a) La laryngale occlusive

Il existe des contextes reconnus, en arabe classique, de dissimilation de *w* ou *y* en *hamza* (cf. *biġāʿ* et *buġāʿ* ci-dessus)<sup>18</sup>, mais il existe aussi des remplacements de *hamza* intervocalique par *w* ou *y*, en particulier dans les séquences suivantes où le timbre de la 1ère voyelle *i* ou *u* détermine le choix de la semi-consonne (cf. Fleisch 1961 : 105) : *iʿa* > *iya* (ex. *miʿar* / *miyar* pl. de *miʿrat* "inimitié") et *uʿa* > *uwa* (ex. *ġuʿan* / *ġuwan* pl. de *ġuʿnat* "petit panier en cuir à parfum").

Cependant la faiblesse de la laryngale occlusive se montre le plus souvent, en arabe ancien, par sa suppression. Cette disparition peut être totale, notamment pour le *hamza* situé entre consonne et voyelle (ex. *hawʿab* > *hawab* "large vallée") ou compensée par un allongement de la voyelle, surtout

<sup>16</sup> Il y a aussi, il faut le signaler, des exemples d'évolution inverse, de voyelles longues à diphtongue, comme à Zahlé (Liban) où un phénomène de diphtongaison se produit dans la dernière syllabe du mot quand il s'agit de *ū* et *ī* en syllabe fermée accentuée, ex. *krūm* > *kraum* ou de *u* et *i* en syllabe ouverte inaccentuée, ex. *ʿalli* > *ʿallei* (cf. Fleisch 1974 : 63).

<sup>17</sup> Ici, pour des raisons pratiques, les deux points notent l'allongement.

<sup>18</sup> « Quand *w*, *y*, devaient être prononcés avec leur voyelle apparentée c'est-à-dire : *wu*, *yi*, également *w+i* : *wi*, la consonne faible apparaît fréquemment changée en *hamza* : *yī* > *ʿī*, *wu* > *ʿu*, *wi* > *ʿi* », ex. *bāʿi* < *\*bāyi* nom d'agent de "vendre" et *ʿaġāʿizu* < *\*aġāwizu* "vieille femme" (Fleisch 1961 : 131-2).

pour le *hamza* situé entre voyelle et consonne (notée C) :  $a^?C > \bar{a}C$  (ex.  $ra^?s > r\bar{a}s$  "tête"),  $i^?C > \bar{i}C$  (ex.  $di^?b > d\bar{i}b$  "loup") et  $u^?C > \bar{u}C$  (ex.  $mu^?min > m\bar{u}min$  "croyant"). Les exemples de Fleisch (1961 : 107), repris de Sībawayhi, montrent que la faiblesse du *hamza* était bien connue dès une époque ancienne, spécialement dans la prononciation hedjazienne. C'est à peu de différence près le même traitement que l'on trouve dans un certain nombre de parlers arabes modernes car, dans l'ensemble des dialectes, spécialement au Maghreb, nombreux sont ceux qui ont perdu la réalisation glottale — sauf à en avoir fait le représentant régulier du *qāf* —.

En hassaniyya, le *hamza* ne s'entend que dans les emprunts à l'arabe classique ou moderne dont la prononciation n'a pas été adaptée au système phonologique du dialecte, ainsi  $ra^?is$  "président" et  $ri^?āsā$  (ou, sous une forme plus dialectalisée,  $riyāsā$ ) "autorité ; souveraineté" mais  $rās$  pl.  $riṣ$  "tête" (avec rad. ? réinterprétée W). La réinterprétation de la racine, avec remplacement de la glottale par une radicale W ou Y, est le cas le plus fréquent en hassaniyya, surtout pour le *hamza* médial mais on trouve aussi des exemples de chute sans allongement aucun ex.  $stānnā$  "attendre" < ?NY (pour plus de détails, cf. Cohen 1963 : 39-41).

#### b) La laryngale fricative

En général, la fricative *h* connaît peu d'affaiblissement en dehors de la finale, mais les variations contextuelles de réalisation en fonction des phonèmes voisins sont fréquentes. En hassaniyya, la réalisation de *h* a tendance à sonoriser après une sonore et à s'alourdir après un *r* (Cohen 1963 : 39) ex.  $dār-ha$  (avec *h* proche de  $h$ ) "sa maison". En finale, le *h* tend à s'affaiblir mais sa présence, même légère, préserve la voyelle longue qui le précède d'un abrègement, d'où les oppositions comme  $kātbu$  "ils ont écrit" vs  $kātū-h$  "ils l'ont écrit" ou  $lgā$  "il a rencontré" vs  $lgā-h$  "il l'a rencontré".

On retrouve ces tendances, poussées à l'extrême, dans les deux parlers où l'affaiblissement du *h* est particulièrement important. En maltais, les *h* étymologiques ont complètement disparu — ne laissant des traces que dans la pharyngalisation des voyelles adjacentes — sauf à se confondre avec la pharyngale *h* (Cohen 1970 : 139).

A Tunis juif (Cohen 1975 : 35-6 et 214-5), le *h* a disparu pratiquement partout et le pronom suffixe de 3ème M sg. (*h*) n'a plus qu'une présence latente après les formes terminées par une voyelle (visible seulement à travers l'allongement de la voyelle finale), ex.  $hdā$  "il l'a pris". Parmi les traces d'ancien *h*, on relève la présence d'une voyelle de timbre *a* pour  $*h$  initial comme dans  $ālā:k$  "perte" (rac. cl. HLK) et la gémination plus ou moins stable de la 1ère rad. pour des verbes à 2ème rad.  $*h$  (ex.  $ddāš \sim dāšš$  "il a été stupéfait"). On notera en particulier le recours aux allongements vocaliques comme phénomène compensant la disparition de  $*h$  médial ou accompagnant

sa transformation en *w* ou *y* : \**ahC* > *āC* (ex. *ʿād* "pacte" / *ʿahd*), \**iha* > *iwa* (ex. *žīyā* "côté" / *žihā*) et \**uha* > *ūwa* (ex. *šūwā* "scandale" / *šuha*)<sup>19</sup>.

## 2.2. Domaine berbère

Dans son évaluation des traits communs au berbère et au sémitique, Lionel Galand émettait quelques réserves à propos de l'organisation structurelle du lexique : « Le berbère a certainement connu, et dans une certaine mesure connaît encore la combinaison des racines et des schèmes. [...] Toutefois le système des racines et des schèmes subit les effets conjugués de l'évolution phonétique, des jeux de l'analogie et de l'infiltration des emprunts » (1983 : 465). Dans une intervention consacrée à la motivation en berbère, il développait auparavant l'idée selon laquelle « [o]n aboutit peu à peu à une réorganisation partielle du lexique, fondée sur la signification seule et non plus sur la racine » (2002 [1974] : 92), tout en faisant une place à part au touareg où il soulignait que l'organisation des lexèmes en familles était mieux préservée.

David Cohen (1993), observant que « le caractère exclusivement consonantique de la racine en sémitique est de l'ordre de la constatation secondaire » (p. 161), invitait à revisiter la notion de racine en berbère dans la mesure que l'homonymie des racines serait considérablement plus restreinte dans les dictionnaires berbères si l'on tenait compte de tous les traits communs à un ensemble de formes (à commencer par la tension consonantique et les voyelles timbrées).

Faute de pouvoir traiter directement du délicat problème des racines dans le berbère du Nord, je me propose de commencer ici par les données fournies par les parlers méridionaux. En effet, pour Prasse qui réfléchit d'abord en fonction du touareg, les racines ne posent pas, de problèmes spécifiques : « Les consonnes faibles sont en berbère les mêmes qu'en sémitique et en égyptien : les semi-voyelles *w* et *y*, et les laryngales, dont le berbère ne garde que *h* en tant que phonème [...]. Elles manifestent aussi en gros leur caractère faible de la même façon : par vocalisation ou par disparition complète » (1972, I : 61).

### 2.2.1. Les semi-consonnes

Selon la présentation que Prasse donne des semi-consonnes du touareg (1972, I : 61-66), trois cas principaux sont à relever. i) *w* et *y* se maintiennent en attaque de syllabe, ex. *iyān* "un", *āwas* "urine", *azyar* "petit nuage" et *P aḡrāwān* "ils trouvèrent". ii) En fermeture de syllabe, ils forment généralement une diphtongue avec la voyelle qui précède, ex. *iḡmāy* "il chercha", *yumay* / *yammuy* "rendre grâce", *foy* "nord", *ābāykōr* "chien de mauvaise race". iii) En

<sup>19</sup> Pour d'autres exemples d'allongement vocalique ou redoublement de l'une des consonnes après disparition d'une radicale H, cf. Ph. Marçais 1956 : 26.

fermeture de syllabe après \*ī ou \*ū, il se forme généralement une syllabe ouverte par chute de la voyelle brève et vocalisation de la semi-consonne, ex. *ed-igmi* "il cherchera", *ibikâr* pl. de *ăbăykôr* ; mais il arrive que la vocalisation ne se fasse pas, ex. *kuyăy* "faire des efforts persévérants". iii) Enfin, *w* et *y* disparaissent parfois à l'initiale ou en finale de mot (peut-être également en position intervocalique).

En fait, on retiendra principalement, grâce aux paradigmes verbaux riches en alternances *ä* vs *ə* (Cohen & al. 2000 : 299 et sq.) que, alors que *wäC* et *wəC* se maintiennent tous deux, *yäC* se maintient mais *yəC* > *iC*, cf. "laver" A *yälləllwät* / P *illəllwät* ; (C)*äy* se maintient mais (C)*əy* > (C)*y~i*, cf. "verser, être versé" P *iffäy* / A *iffy* ; (C)*äw* se maintient mais (C)*əw* > (C)*w~u*, cf. "trouver, ê. trouvé" P *igräw* / A *igrw*.

Le léger déséquilibre observé en touareg entre les deux semi-consonnes semble s'accroître en ghadamsi. En effet, *W* y est attesté en toute position et avec les deux voyelles centrales *ä* et *ə* : *wäC* et *wəC* (cf. "atteindre" P *iwäd* / A *yäwäd*) d'une part, (C)*äw* et (C)*əw~uw* (cf. "baisser la lumière, ..." P *yäbländaw* / A *iblənduw*) d'autre part. Par contre, *Y* se maintient en attaque de syllabe devant *ä* (ou une voyelle longue), mais se vocalise devant *ə* (cf. "boire une gorgée" A *yägmäm* / P *igmäm* et "lancer" A *yägär* / P *igär*) ainsi qu'en fermeture de syllabe : (C)*əy* > (C)*i* ou *i* et (C)*äy* > (C)*ē* ou *e* (cf., en interne, "être rassasié" A *iggiwän* / P *yeggewän* et, en finale, "être mou" A *illänki* / P *yellänke*).

En zénaga, *Y* apparaît comme une consonne forte, non seulement en attaque de syllabe — y compris dans le verbe à la 3ème M sg., devant *ä* comme devant *ə* — (cf. "passer (pour le temps)" A *yäyi* / P *yiyä*), mais aussi en fermeture de syllabe (cf. "déménager" A *yä'yiy* / P *yi'yäy* ; "atteindre" A *yäykäm* / P *yiykäm* et "avaler" A *yäymur* / P *yiymur*). Par comparaison, la semi-consonne *W* peut paraître moins forte car, si elle se maintient en attaque de syllabe (cf. *wär* "ne ... pas" et "s'exiler" A *yätwug* / P *yätwäg*), elle se vocalise systématiquement en fermeture de syllabe après *ə* : ainsi au prétérit des verbes réguliers à 1ère rad. *W* (cf. "mouiller, être mouillé" A *yäwdäg* / P *yüwdäg* ; "être debout, se lever" A *yäwdäd* / P *yüwdäd* ; "(se) démêler" A *yäwših* / P *yüwših*)<sup>20</sup>, mais pas seulement (cf. *äwšäg* pl. *üšäyn* "petit canari (pour le beurre)"). Cependant la situation est sans doute obscurcie par le fait que la semi-consonne *Y* correspond régulièrement à la réalisation brève de la liquide *L* (cf. *iyäm* pl. *ällämmün* "peau"), car on trouve parfois, en alternance avec la diphtongue *äy*, non pas *äy*

<sup>20</sup> La 1ère rad. *W* du zénaga semble fréquemment correspondre dans les autres parlers à des labiales ou des bilabiales cf. "défaire ; fondre" WSY + WSG / berb. FSY. Pour "mouiller" WDG / berb. BDG et "être debout" WDD / berb. BDD, cf. Kossmann 1999 : 114-5.

En fait, selon Prasse (1973, VI-VII : 69 et 92-93), dans les verbes à 1ère rad. *W* des cj. I et II, la semi-voyelle est tombée et a été compensée par une gémination de la 2ème rad., ex. touareg A *ikkəs* "ôter" (zénaga A *yäkkus* — mais NA *ugus*).



ou *iy* mais une voyelle longue *i*. Si le cas est rare dans les verbes bisyllabiques<sup>21</sup>, il est beaucoup plus fréquent dans les verbes plurisyllabiques ou dérivés et dans les nominaux (cf. *äynäh* "nouveau", *yittīnih* "il deviendra nouveau", "renouveler" P *yässinäh* AI *yässäynäh*).

En fait, il semblerait que la monophthongaison se produise pour les Y qui correspondent à une ancienne semi-consonne (cf. "nouveau" / berb. YNY, ex. touareg *inai*), mais non pour Y < L (cf. "atteindre" / berb. LKM, ex. Soûs *elkem* ; "avalier" / berb. LMZ, ex. ghadamsi *älməz*).

En finale, la situation est un peu spécifique, sauf pour Y < L (qui semble se maintenir systématiquement). D'une part, quelques W étymologiques passent à G comme dans "engendrer" *yärug* NA *tärukt* ~ *tärwäh* / berb. RW, ex. touareg *arou* ou kabyle *arew* (cf. Taine-Cheikh 1999 et à paraître a)<sup>22</sup>. D'autre part, beaucoup d'anciennes 3èmes radicales \*W et \*Y semblent représentées par une simple voyelle suivie en finale absolue par un *h*. Si les rapprochements proposés par Kossmann (2001 : 91) pour "jeter" (A *yäžyih* P *yəžyäh* pl. *əžyān* / Aït Seghrouchen *zläy*), "refuser" (A *yo'gih* P *yu'gäh* pl. *u'gān* / Adagh *ugay*) et "apporter" (A [ä]dä-yäwih P *yuwä-ddäh* pl. *uwān-däh* / Figuig *yuwəy dd*) livrent la bonne étymologie — ce qui aurait l'avantage d'expliquer quelques particularités de ces racines (cf. Taine-Cheikh, à paraître b), alors on pourrait établir des règles spécifiques pour les anciennes semi-consonnes finales : (C)əy > (C)ih et (C)äy > (C)äh. Ces règles se distingueraient de celles applicables aux anciens \*H par le fait qu'au singulier, devant *h*, les voyelles seraient brèves, cf. "refuser" P *yu'gäh* (mais pl. *u'gān*) / "témoigner" P *yä'gäh* (pl. *ä'gān*)<sup>23</sup>.

Concernant le berbère méridional, les semi-consonnes se comportent donc comme des consonnes, tantôt fortes, tantôt faibles. Les positions de faiblesse ne sont pas absolument identiques pour W et Y et elles varient sensiblement d'un parler à l'autre. En zénaga et en ghadamsi, la vocalisation de W et/ou Y aboutit, selon la position et la nature de la syllabe, soit à une voyelle longue, soit à une voyelle brève et on peut dire que les ressemblances sont particulièrement importantes entre ces deux parlars, notamment pour le Y en finale.

<sup>21</sup> Je mets de côté le verbe "pleurer" A *yə'yi* / P *yīyā* qui pourrait paraître un bon exemple mais les autres formes de la même racine (AI *yällä*, "pleurs" *tāyäh*, etc.) montrent que la 1ère rad. n'est pas en fait Y. Sur cette racine, cf. Prasse, 1969, n°487 (LH2H1 > H2LH1) et Kossmann 1999 n° 118 (forme à métathèse) et 201 : \**Hel* (?) int. \**Hell*.

<sup>22</sup> Y semble aussi susceptible de passer à G, ex. "verser" A *yäffug* P *yuffäg* / berb. FFY, ex. touareg P *iffäy* ; cf. aussi la différenciation, en zénaga, de "(se) démêler" A *yäwših* et "fondre" A *yäwšäg* face au berb. FSY (voir note ci-dessus).

<sup>23</sup> Dans d'autres cas, les racines à finale \*Y ou \*W ont été assimilées à celles à finale \*H, d'où la confusion, en zénaga, entre "vaincre" (< \*RW/Y) et "augmenter" (< \*RH) A *yarih* P *yurāh* (sur ces verbes cf. Kossmann 1995 et communication personnelle).

### 2.2.2. Les laryngales

La comparaison avec les autres langues chamito-sémitiques montre que le berbère a subi beaucoup de pertes parmi les consonnes d'arrière. Ceci est particulièrement vrai de l'ordre laryngal, même si certains parlers berbères semblent avoir mieux conservé l'une ou l'autre des laryngales ou tout au moins développé des phénomènes compensatoires qui permettent quelques reconstructions.

La première étude sur les laryngales du berbère est celle de Prasse, *A propos de l'origine de H touareg (Tahaggart)*, parue en 1969. Comparant les différents dialectes du touareg au berbère du Nord, il a constaté que la laryngale *h* n'était pas attestée dans les parlers septentrionaux alors qu'il était nécessaire d'en distinguer plusieurs en touareg. Un premier phonème *h*, très fréquent dans la tahaggart, provient notamment de \*z proto-berbère (et parfois de \*s) ; il n'entre donc pas dans la comptabilité des laryngales du proto-berbère.

Par ailleurs, à côté des *h* attestés en touareg — qu'ils soient ou non pandialectaux —, Prasse postule une autre laryngale proto-berbère, disparue dans tous les dialectes étudiés jusqu'alors. La laryngale occlusive du zénaga répondant parfaitement aux conditions du « zéro panberbère » définies par Prasse (1969 : 12), je commencerai par elle.

#### a) La laryngale occlusive

Tout comme la tahaggart a, parmi ses réalisations *h*, certaines occurrences qui ne représentent manifestement pas un H proto-berbère, de même le zénaga a-t-il des réalisations glottales <sup>?</sup> qui correspondent régulièrement, dans les autres parlers, à des vélaires fricatives *g*, ce qui laisse à penser qu'elles ne sont probablement pas la continuation d'une glottale ? proto-berbère.

Le dialecte berbère de Mauritanie semble être le seul à avoir cette réalisation laryngale et, au premier abord, le caractère conservateur de cette glottale pourrait être mis en doute. Le fait, cependant, qu'on puisse mettre en parallèle la série des verbes à dernière radicale *hamza* du zénaga et une des séries de verbes berbères « à alternance vocalique post-radical » (celle à voyelle zéro à l'aoriste, cf. A. Basset 1929 : 58 et sq.) suffit à imposer la glottale du zénaga comme un phonème à part entière<sup>24</sup>. A la 3ème M sg. — donc en finale absolue —, la glottale chute et les formes du zénaga ne semblent se différencier que par le maintien de la voyelle fermée (toujours *i* dans ce parler) dans A, cf. "se vêtir ; manger" A *yāt'šī* P *yāt'šā* alors que l'ensemble des parlers berbères semble avoir perdu la voyelle fermée du thème

---

<sup>24</sup> Pour plus de détails, cf. Taine-Cheikh "Les verbes à finale laryngale en zénaga", à paraître b.

impératif-aoriste<sup>25</sup> mais présente au prétérit une voyelle longue en touareg (brève en ghadamsi et “timbrée” en BN), cf. "manger" tah. A *yəks* P *iksa* (Foucauld 1952 : 736), ghad. A *yäšš* P *iššo* (Lanfry 1973 : n° 164), kab. I *eçç* P *yeçça* (Dallet 1982 : 68), et "se vêtir, être vêtu" : tah. A *yəls* P *ilsa* (F. : 1117), ghadamsi A *yäls* P *yälso* (L. n° 919), kab. I *els* P *yelsa* (D. : 464). Par contre, devant les suffixes à nasale du pluriel, il y a maintien de la glottale représentant la dernière radicale et neutralisation de l'opposition thématique *a* vs *i* dans la 2ème syllabe, cf. I *ätʃšaʔm* "mangez !" et P *ətʃšaʔn* "ils ont mangé")<sup>26</sup>.

Si l'on s'en tient à cette première série de correspondances, il n'est pas facile d'établir des règles précises d'équivalence, mais il semble qu'on puisse poser deux règles générales concernant la disparition de la glottale finale en berbère (zénaga et ghadamsi exceptés) :  $-Cəʔ > -C$  et  $-Cäʔ > -Ca(a)$ ,  $-Ci(i)$  ou  $-Cu(u)$ , c'est-à-dire que la glottale aurait disparu complètement après une voyelle fermée alors que sa chute aurait été compensée par un allongement vocalique après la voyelle ouverte.

Si la glottale du zénaga résoud le premier cas de laryngale « zéro panberbère » (š) posé par Prasse (celui de *əls* "être vêtu", rac. LSš), elle résoud également le second (celui de *akar* P *yukər* "voler", rac. šKR), puisqu'en zénaga "voler" A *yoʔgər* (*o* pour /a/) P *yuʔgär* fait partie des verbes à première rad. *hamza*. Cette fois, la disparition de la laryngale semble avoir provoqué dans tous les cas (avec la voyelle *a* de I-A comme avec la voyelle *u* de P) un allongement compensatoire aboutissant ainsi à une opposition *a(a)* vs *u(u)* cf. kab. A *yakʷer* P *yuker* (Dallet : 415). Un seul parler fait encore exception, le ghadamsi, qui a généralisé une voyelle longue d'aperture moyenne aux deux thèmes des cj. 10 et 11 : A *yökər* P *yökär* "voler, dérober" KR (L. n° 790). Cette voyelle moyenne, que l'on trouvait déjà — mais brève — dans le prétérit des verbes à dernière rad. \*? (cf. 3è M sg. *yälso*), semble pouvoir être mise en correspondance avec la suite  $-aʔ$  du zénaga, comme l'a bien établi Kossmann pour la 1ère syllabe (2001 : 82 et sq)<sup>27</sup> : ghad. I *öləz* "répéter, réitérer" (L. n°

<sup>25</sup> Encore faut-il noter que, dans le cas du touareg, seule la voyelle *i* semble avoir chuté, cf. "presser" zénaga I *azmi* / tahaggart I *ežmu* (Foucauld IV, 1966) mais ghadamsi I *ežm* (Lanfry 1973 : n° 1805).

<sup>26</sup> La glottale n'apparaît pas en zénaga aux 1ère et 2ème pers. du sg. (ex. P *ətʃšäg* "j'ai mangé" et *tətʃšād* "tu as mangé"). On constatera que l'absence de glottale à ces personnes correspond précisément à l'une des caractéristiques importantes de cette série de verbes dans les autres parlers : le fait que la voyelle *y* est toujours une voyelle *i* longue ou “timbrée” (*e* à Ghadamès) — ce qui fait presque toujours contraste avec la voyelle des autres personnes du prétérit (cf. Basset 1929 : 59 et sq).

<sup>27</sup> Je restitue la longueur telle qu'elle est notée chez Lanfry, Kossmann notant systématiquement des brèves. A noter que les possibles contre-exemples signalés par Kossmann lui-même ("pied" : zén. *adaʔr* / ghad. *adar* — sans *o* — et "main" : zén. *ivuʔš* / ghad. *ofəs* — avec *o* dans la 1ère syllabe au lieu de la 2ème) constituent des

943) / zén. A *yä'yiž* P *yi'yäž* "raconter" ; ghad. I *ōmās* "frotter, ..." (L. n° 1029) / zén. A *yä'miš* P *yu'mäš* "ê. en poudre ; moudre" ; "soleil" ghad. *tōfāt* (L. n° 369) / zén. *to'f(f)ukt* (avec *o* pour /a/) ; "barbe" ghad. *tōmārt* (L. n° 1021) / zén. *ta'm(m)ärt*. Cette série peut être complétée, au moins, par "construire" ghad. I *ōsāk* (L. n° 1441) / zén. A *ya'ri* P *yu'ra* ; "laine" ghad. *tōdāft* (L. n° 254) / zén. *ta'ḏuḏ* ; "genou" ghad. *ōfād* (L. n° 374) / zén. *o'f(f)ud* (avec *o* pour /a/), "terre" ghad. *ōkāl* (L. n° 746) / zén. *a'gāy* et "fumée" ghad. (Ayt Mazē'en) *ōbo* (L. n° 4) / zén. *o'bih*.

Même si toutes les correspondances ne sont pas régulières (cf. "âne" ghad. *azēd* (L. n° 1752) / zén. *a'ž(ž)iy*), cela montre clairement que, en ghadamsi, la présence de *hamza* après une voyelle *a* tend à modifier le timbre de cette voyelle (qu'elle soit longue dans la 1ère syllabe ou brève en finale absolue)<sup>28</sup>. Par ailleurs si, dans l'ensemble des parlers, le *hamza* a probablement chuté en entraînant un allongement de la voyelle qui le précédait (d'où des voyelles "timbrées" en BN), ces voyelles pourraient avoir pour particularité d'être des voyelles "timbrées" stables, comme le suggère Kossmann (2001 : 84-89)<sup>29</sup>. On peut donc d'ores et déjà être convaincu que la laryngale occlusive du berbère n'a pas disparu totalement sans laisser de traces.

#### b) La laryngale fricative

Même si le dialecte touareg du Hoggar n'est pas aussi conservateur que celui de la région de Tombouctou, le taneslemt (Prasse 1969 : 6 et 15-16), le tahaggart a conservé beaucoup de laryngales fricatives proto-berbères, ex. "se coucher sur le dos" I *ahgəg* cj. IB1 p. 129). La rad. H est cependant plus faible dans certaines positions que dans d'autres et on retiendra en particulier de l'exposé de Prasse (1973 VI-VII : 71-4) que, dans les verbes, elle tombe normalement sans laisser de trace après une consonne (ex. 2ème rad. H "accroupir" I *\*aghin* > *əgən* cj. IA5 p. 102), qu'en général elle se vocalise avec la voyelle qui précède pour donner une longue (ex. 1ère rad. H "monter sur" I *\*ahwin* > *awn* P *\*yuhwan* > *yewān* p. 143 ; 2ème rad. H "être écorché" I *\*fahday* > *fadäy*) et qu'en finale, elle tend, soit à se vocaliser (ex. *\*alkuh* > *ilku* "mépriser" cj. IA8 p. 115), soit à être remplacée par *t*, soit à chuter (ex. à 2ème et 3ème rad. H "ouvrir" I *\*arhih* > *ar*) mais qu'elle se maintient rarement (ex. *əfləh* = *əfly* "fendre", *əgdəh* "suffire" [~ *ugdu* "être égal" ?]).

---

problèmes en zénaga même, puisque le *hamza*, présent au sg., est absent dans les pl., cf. zén. *əḏaran* "pied" et *uvässān* "mains".

<sup>28</sup> On trouvait également des traces de *hamza* dans le vocalisme du touareg, notamment dans le prétérit négatif en *-e* des verbes à dernière rad. laryngale \*?, ex. "être large" PN *yälwə* / P *yälwā* (Pr. VII : 143).

<sup>29</sup> Je ne fais ici référence qu'à deux points de son article (2001b) et sans reprendre la totalité de son raisonnement, qui attribue un rôle important à l'accent. Le lecteur intéressé s'y reportera donc avec profit.

Comme le remarque Kossmann (1999 : 61-2, notes 2 et 5), Prasse n'a pas tenu compte, dans son travail de 1972-74, de son hypothèse de deux laryngales distinctes<sup>30</sup>. Le témoignage du zénaga permet de lever beaucoup de doute, d'une part, du fait de ses nombreuses glottales conservées, d'autre part parce qu'il s'y maintient également beaucoup de laryngales fricatives, notamment en finale, ex. *iššāh* "sept" / tah. *M essa F essāhet* (F. IV, 1798), et après certaines consonnes, essentiellement N et ?, ex. *nāhni* "ils" et *yəṭʕiʔh* "il l'a mangé"<sup>31</sup> —.

La prise en compte des données du zénaga permet, non seulement de mieux différencier les deux laryngales<sup>32</sup>, mais de confirmer sur plusieurs points les reconstructions proposées par Prasse (1969) et Kossmann (1999 : 62-135) pour la laryngale \*H<sup>33</sup>. En effet, comme l'a établi ce dernier à partir des premières données que j'avais recueillies (cf. Kossmann 2001a : 86-89), le zénaga fait régulièrement correspondre une voyelle longue à la rad. \*H représentée par un *h* en touareg (en particulier du Mali : *tanəsləmt* et *tadaght*) et un *b* dans certains parlers orientaux (d'Awgila et surtout de Ghadamès), d'une part en finale, ex. zén. *äykīh* "mépriser" / tan. *əlkəh* "mépriser" et ghad. *ālkəb* "se tenir coi" (Lanfry 1973 : n°891), d'autre part en début de mot, ex. zén. "brebis" *tīyih* pl. *tāt(t)ən* / tah. *téhéllé* pl. *tihattīn* (Foucauld, II, 580), ghad. *tabalé* "brebis" (Lanfry : n° 54) et "nuit" *iḏ* / tah. *éhoḏ* (Foucauld, II, 516), ghad. *ēbād* (Lanfry n°32).

En général, les voyelles longues du zénaga issues de \*H se présentent sous la forme alternante *ā* / *ī*. En effet cette alternance, qui est de règle dans les verbes non monosyllabiques à finale \*H comme I *äykīh* P *yīykāh* "mépriser", se retrouve dans beaucoup de nominaux à pluriel interne comme "nuit" *iḏ* pl. *āḏan* ou "tente" *in* pl. *ānān*. Mais d'autres cas, plus rares, se rencontrent aussi :

<sup>30</sup> Dans certaines de ses reconstructions, ce n'est donc pas un \*H mais un \*? qu'il faut probablement postuler en proto-berbère, cf. (outre "voler" cj. IA3 et "être revêtu" cj. IA7) "ê. large" tah. à 3ème rad. H \**ilwih* > *ilwi* cj. IC1 (Pr. VII : 143) / zén. YW? *yāniywā* ; "naître" tah. à 2ème + 3ème rad. H \**iwhih* > *iwi* cj. IC2 (Pr. p. 143) / zén. YY? *yāyiyā* (kab. *lal*) ; "tisser" tah. à 3ème rad. H *āzz* / zén. ZZ? *yuzza* ; "refuser" tah. à 2ème rad. H I \**āghuy* > *ūgy* P *yūghay* > *yūḡey* / zén. à 1ère rad. ? A *yo'gih* P *yu'gāh*.

<sup>31</sup> Dans les verbes à dernière rad. ?, le pronom de 3ème M sg. apparaît comme un -*h* après une finale en -*i*<sup>2</sup> représentant très probablement la radicale (cf. Taine-Cheikh à paraître b).

<sup>32</sup> Il existe quelques rares cas de discordance où un ? du zénaga correspond à \*H tombé en tahaggart mais attesté dans d'autres parlers touaregs ex. *ānār* "gazelle Dama" (hass. *məhər*) / tah. *ānir* mais *tanəsləmt tinhirt* < NH3R (Prasse n° 559 ; Kossmann n° 128) ou "gencive" *tī'nāh* / tah. *tahayné* < H3YN (Prasse n° 645 ; Kossmann n° 187).

<sup>33</sup> Inversement, la comparaison permet d'éclairer certaines variations relevées en zénaga, ainsi pour "dicter" P *yārāh* < \*HRH ~ *ya'rā* < \*?RH, est-ce la seconde réalisation qui paraît le mieux correspondre au proto-berbère cf. ghad. *æreb* "écrire" (Lanfry 1973 : n° 1317).

soit un *ā* constant ex. *-ān* "ce...-là", soit un *ī* constant (pouvant représenter aussi bien \*H que Y) ex. "filet (de viande)" *tīdī'd* pl. *tīdāyn* et "une des trois cordes du seau" *tīdbi'd* pl. *tīdba'n*, soit une alternance *ā* / *ū* ex. zén. "s'associer" I *ūr* P *yār* / to. W *ahār* "mettre en association"<sup>34</sup>.

Alors qu'une voyelle longue *ā* ne peut représenter, dans le système du zénaga, qu'un \*H, on la trouve dans certaines racines à 2ème rad. D ou G i) en alternance avec *āw* / *wa*, cf. "turban, hawli" *ād(d)āy* pl. *ād(d)āyān* / *ādwad(d)āyān* / *ādwad(d)āyūn* et "père" *bābāh* pl. *ādβāwβāh* ii) en alternance avec *āw* vs *ū* vs *ī*, cf. "(se) ceinturer, (se) mettre une ceinture" A *yāwgəš* P *yūgāš* AI *yāggāš* NA *āgāš* ; "se mettre debout" A *yāwdəd* P *yūdād* AI *yāddād* NA *tīddih* / *tāwddāh* ; "être mouillé, mouiller" A *yāwdəg* P *yūdäg* AI *yāddag* NA *tīdgih* ; "se coucher" A *yāwdəž* P *yūdāž* AI *yāddāž* NA *tīdžih* / *tīd'žih* / (plus fréquent) *āddāž* et "coucher, poser à plat, pondre (un oeuf)" *yāžžūdāž* / *yāžžīdāž*.

Ces alternances irrégulières confirment l'hypothèse de Kossmann, pour le zénaga, d'un passage \*H > w dans des verbes où la plupart des parlars du Nord faisaient \*H > b devant consonne sonore (1999 : 116 et sq.), cf. kab. *bges* "se ceindre", *bded* "se tenir debout" et *bzeg* "être mouillé". Si la réalisation normale *ā* (ou *ī*) de \*H se maintient en zénaga dans certaines syllabes (devant CC), il est intéressant de noter que l'absence de *b* va de pair avec l'apparition de voyelles "timbrées" en BN : cf. *i* dans certains NA, ex. chleuh *tiddi* "hauteur, taille" et *a* dans les formes d'AI, ex. kab. *ttages* AI de *bges*, *ttaded* AI de *bded* et *ttazeg* AI de *bzeg*.

Faute de pouvoir traiter tous les aspects du problème posé par la laryngale H (il faudrait au moins évoquer le cas de \*H > f devant consonne sourde, illustré notamment par les noms de l'aiguille cf. Kossmann 1999 : 122-4), j'espère avoir montré du moins que les voyelles longues ou "timbrées" du berbère sont tout à fait susceptibles de représenter l'une ou l'autre des laryngales radicales disparues, tout autant que les semi-consonnes.

### III. POUR CONCLURE : LA QUANTITE VOCALIQUE AU PLAN DES SCHEMES

<sup>34</sup> La voyelle longue *ū* semble surtout présente dans des monosyllabiques à 1ère rad. \*H et on peut se demander si *ū* ne représente pas en zénaga une suite de deux laryngales disparues, cf. zén. A = P F *tūž* "être en gésine" / to. NW *ahez* "être près de" ; zén. "souffler dans, gonfler" A *yāššūd* P *yāššād* / tah. *səhəd* "souffler ; siffler". Cf. aussi zén. *tāššūrt* "fermeture de l'enclos" (alors que seuls des dérivés verbaux à préfixe *m-* ou *n-* et alternance *ā* vs *ī* sont attestés) / to. WY *ahār* "fermer, boucher". Dans tous ces exemples, en tout cas, Prasse (1969 n° 352, n° 463, n° 142 et n° 355) postulait deux laryngales consécutives à l'initiale. La solution adoptée en zénaga pour la finale semble différente si l'on en croit du moins l'exemple de "aimer, préférer" qui présente apparemment une métathèse cf. zén. A *yirā* P *yārā* < HR? / tah. RHH I \**arhih* > *ār* P \**yurhah* > *ira* PI \**yurhih* > *ire*.

Si les voyelles longues (ou “timbrées”) peuvent correspondre, en arabe comme en berbère, à des radicales consonantiques affaiblies ou disparues, la question sera maintenant de savoir si elles les représentent toujours.

D'après la notion de schème telle qu'elle a été systématisée par Cantineau (mais dont les prémices se trouvent chez les grammairiens arabes et leurs élèves, les grammairiens juifs de l'hébreu), le vocalisme des formes s'oppose au consonantisme radical par le fait qu'il relève du fonctionnement des schèmes. Il entre aussi, avec tout le système des affixes (cf. Cohen 1970 : 31-48 et 1988 : 17-18) dans la morphologie dérivationnelle. Il en est de même de la gémination (ou tension) consonantique qui, à côté des cas de radicales doublées (y compris pour cause de consonantisme faible, ex. \*WKS > KKS), a donné par exemple une forme verbale à 2ème radicale géminée, celle-ci aboutissant principalement, en arabe, à des formes dérivées de sens intensif et/ ou causatif et, en berbère, à des formes d'aoriste intensif AI. L'allongement vocalique étant comparable, par bien des aspects, à la gémination consonantique<sup>35</sup>, j'étudierai le rôle de la quantité vocalique comme marque morphologique. Pour cela, je distinguerai l'allongement “expressif” de l'allongement “de contraste” comme l'a suggéré Prasse pour le touareg (cf. 1972, I : 78-79).

### 3.1. Domaine arabe

#### 3.1.1. L'allongement expressif

En arabe, l'allongement vocalique est extrêmement fréquent, mais seul l'allongement de la voyelle *a* a un caractère nettement expressif. Il semble avoir donné naissance à plusieurs formes dérivées dans lesquelles on retrouve une notion de durée, une certaine permanence proche de la notion d'état ou une relative continuité, dans le procès en lui-même ou dans l'une des phases du procès. Je n'en donnerai ici qu'un bref aperçu.

##### a) Les verbes à voyelle *ā* après la première radicale (III<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> formes)

Objet d'un certain nombre d'études dont celle de Fleisch (1944), les verbes dérivés à allongement vocalique de la 1<sup>ère</sup> voyelle, types *fā'ala* et *tafā'ala*, présentent une proximité de sens assez nette qu'il n'est pourtant pas facile de définir, notamment en l'absence du préfixe *t-* du réfléchi. En effet, si les VI<sup>e</sup> formes correspondent souvent à des actions réciproques comme “se combattre (mutuellement)”, les III<sup>e</sup> formes sont, non seulement des réciproques implicites comme “se battre contre (qqn)”, mais aussi des participatifs “faire avec”, des conatifs manifestant un effort pour agir sur un objet, etc. Le sème

---

<sup>35</sup> D. Cohen signale “à propos du trait de quantité, l'équivalence constatée fréquemment aussi bien dans des faits d'évolution historique que de variation synchronique entre les groupes *vcc* et *v:c*” (1988 : 15).

commun est finalement, me semble-t-il<sup>36</sup>, toujours une certaine intensité qualicative (une forme de tension) appliquée soit au procès lui-même — dans sa globalité ou dans les phases qui le composent —, soit au rapport du procès avec ses différents pôles (point d'origine, point d'arrivée ou but, autre participant), soit au rapport du sujet au procès.

b) Les verbes à voyelle *ā* après la seconde radicale

Au thème classique *ʔifʕalla* — variante rare de *ʔifʕalla* — correspond, notamment au Maghreb, le thème dialectal *fʕāl*, sans géminée. Ce type est celui des verbes exprimant l'acquisition d'une qualité et, à la conjugaison suffixale où ils sont fréquemment employés, ce sont des résultatifs, ex. hass. *zyān* "il est (devenu) beau". Statifs d'un genre particulier, ils répondent bien à une certaine notion de durée.

c) Les participes actifs à voyelle *ā* après la première radicale (de 1ère forme)

Dans les grammaires de l'arabe classique, le schème *fāʕil* est plutôt présenté comme étant celui du nom d'agent, ex. *kātīb* "écrivain" — celui qui se définit par l'action qu'il effectue —, mais il est aussi celui du participe présent actif des verbes (à la forme nue) de racine trilitère, d'où le sens de "écrivain". Dans un certain nombre de dialectes arabes, le participe actif est entré complètement dans le système verbal en exprimant le concomitant : soit dans l'inaccompli (le procès actuel, en train de se dérouler) soit, plus rarement — pour certains verbes — dans l'accompli (le parfait, procès dont les effets perdurent)<sup>37</sup>. Le dédoublement des aspects accompli et inaccompli en concomitant vs non-concomitant a exploité le fait que le schème *fāʕil*, porteur d'une certaine intensité qualitative, était disponible pour exprimer la continuité du procès ou l'implication du sujet énonciateur.

d) Les noms à voyelle *ā* avant la dernière radicale (d'habitude ou de métier)

Si la gémination consonantique et l'allongement vocalique sont sémantiquement proches, c'est parce qu'ils développent, me semble-t-il, deux formes d'intensité, l'une plutôt quantitative (d'où les notions de répétition et d'habitude<sup>38</sup>), l'autre plutôt qualitative. Une combinaison des deux n'est cependant pas impossible, comme on peut le voir dans les noms dits d'habitude ou de métier du type *fāʕāl* comme hass. *garrāy* "enseignant" (qui exerce habituellement l'activité de *garrā* "faire lire, enseigner" et peut y exceller).

### 3.1.2. L'allongement de contraste

<sup>36</sup> Sur le sémantisme de cette forme dérivée en hassaniyya cf. Taine-Cheikh, en préparation).

<sup>37</sup> Sur la notion de concomitance et son rôle dans l'évolution des systèmes aspectuels, cf. Cohen (1989).

<sup>38</sup> La causativité peut être vue comme une augmentation des actants (autre sorte d'intensité quantitative).



Il n'y a pas d'autres cas de voyelles longues morphologiques dans le système verbal, du moins en dehors de la finale. Par contre, on relève beaucoup de schèmes à voyelle longue dans les autres classes syntaxiques (noms, verbaux ou non, comme adjectifs), même si toutes les suites possibles ne sont pas attestées. Ainsi ne trouve-t-on pas, en arabe classique, de suites  $*\bar{u} + a$ ,  $*\bar{u} + u$ ,  $*\bar{i} + a$ ,  $*\bar{i} + i$  et  $*\bar{i} + \bar{i}$ , ce qui montre notamment la tendance de l'arabe à un rythme ascendant, avec allongement préférentiel de la seconde voyelle du thème (cf. Fleisch 1968 : 49 et sq.). Dans les dialectes, maghrébins en particulier, les suites comprenant une voyelle longue n'ont souvent conservé que cette voyelle quand la structure syllabique le permettait, ex. hass. *ktāb* "livre" / cl. *kitāb* (quitte à en introduire un allongement s'il manque cf. hass. pl. *ktūb* / cl. *kutub*). Dans les parlers sans opposition de quantité vocalique comme l'algérois, la distinction, si elle est maintenue, le sera grâce à des oppositions de timbre : voyelle centralisée (cf. *ktāb* "lire" comme en hass.) vs voyelles "timbrées" (cf. *ktāb* pl. *ktub* "livre" et *katib* "écrivain" / hass. *kātāb* "écrivain").

Les mots étrangers empruntés par l'arabe sont en général adaptés au système de la langue mais il arrive que leur incorporation introduise ou favorise des innovations, en particulier dans le système phonologique et dans celui des schèmes. En maltais, par exemple, l'introduction des voyelles longues  $\bar{o}$  et  $\bar{e}$  s'est faite par le truchement des emprunts (Cohen 1970 : 146). En hassaniyya, on relève une tendance, notamment dans les emprunts au berbère, à allonger les voyelles brèves qui se trouvent en syllabe ouverte — cela les préserve d'une chute mais crée un sous-système vocalique particulier à ces mots (cf. Taine-Cheikh 1997 : 128-139).

### 3.2. Domaine berbère

#### 3.2.1. L'allongement expressif

Le berbère semble avoir utilisé différents moyens expressifs (cf. Chaker 1997) mais peu celui de l'allongement vocalique. Le seul cas très productif est celui de l'intensif touareg, à l'origine pour l'essentiel des voyelles ultralongues<sup>39</sup>. Alors que l'aoriste intensif AI est exprimé en berbère, le plus souvent, par le redoublement d'une radicale et/ ou la préfixation de *t-*, le touareg ajoute à ces marques l'allongement de la 1ère voyelle du thème, ex. "nouer" I *əkrəs* P *ikrās* AI *ikârräs*. De plus, le touareg a créé un parfait ~ prétérit intensif PI caractérisé, lui aussi, par un allongement vocalique, soit celui de la voyelle caractéristique ex. PI *ikrâs* / P *ikräs*, soit celui de la

<sup>39</sup> Il faudrait peut-être ajouter ici — mais s'agit-il vraiment d'allongement expressif ? — les thèmes d'aspect (objectif) duratif à voyelle pénultième longue : cj. XII *BuCaD*, XVII *BəCuDəF* et XVIII *BaCāD* du touareg (cf. Prasse 1973, VI : 49-55).

première voyelle du thème ex. "faire nouer" PI *yässīkrās* / P *issākrās*. Les emplois de ce PI rappellent ceux de l'accompli concomitant en arabe<sup>40</sup>.

### 3.2.2. *L'allongement de contraste*

Prasse donne de nombreux exemples d'allongement de contraste en touareg (1972 ch. I : 77-78-79) et souligne le fait que les voyelles ainsi allongées sont des voyelles "caractéristiques". Je ne prendrai ici qu'un exemple, celui du prétérit négatif PN c'est-à-dire de la forme verbale que l'on trouve dans la presque totalité des parlers berbères après la négation *u(u)r ~ wər*<sup>41</sup>. Lorsque le PN n'est pas identique à P (ce qui est fréquent notamment dans les formes dérivées), il se différencie généralement par une dernière voyelle *i* en touareg, qui correspond à *ī* en ghadamsi et *i* en kabyle — cette voyelle passant souvent à *e* en touareg et en ghadamsi lorsque la dernière radicale est une semi-consonne ou une laryngale —. Il s'agit donc, dans ces trois parlers, d'une voyelle longue (ou "timbrée"), identifiable comme marque du négatif ex. to. "nouer" PN *īkris* / P *ikrās* et ghad. "rôtir" PN *iknīf* / P *iknāf*.

En zénaga, la dernière voyelle a généralement la même longueur — et le même timbre — que celle de l'aoriste : c'est donc une voyelle "non-*a*" (je la souligne), mais ce peut être aussi bien *a*, *i* ou *u* que *ī* ex. "savoir" PN *yässān* / A *yässān* et P *yässān* ou "cacher" PN *yugrug* / A *yāgrug* et P *yugrāg*. On a donc, en zénaga, un jeu d'alternances vocaliques qui place le vocalisme de PN ("non-*a*" + "non-*a*") sur le même plan que celui de A (*a* + "non-*a*") ou de P ("non-*a*" + *a*), ce qui est possible grâce au maintien de l'opposition entre les voyelles brèves dans les deux syllabes. En touareg (et plus encore en kabyle), un tel jeu ne serait pas possible puisque l'opposition *yā* vs *yə* est neutralisée (> *i* dans les deux cas)<sup>42</sup> : l'allongement de la 2<sup>e</sup>me voyelle (une quantité "moyenne" selon Foucauld) paraît la condition pour éviter la confusion de PN avec A *ikrās*. Même si la démonstration est moins évidente pour Ghadamès (théoriquement \**iknāf* serait distinct à la fois de A *yāknāf* et de P *iknāf*), je propose d'interpréter la plupart des allongements "de contraste" ainsi : une solution pour éviter que les formes se confondent du fait de l'appauvrissement des systèmes vocaliques<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> « Le parfait intensif positif décrit un état (permanent ou résultat d'un procès terminé). C'est souvent un état qui constitue la circonstance dans laquelle un événement se déroule, exprimé par une subordonnée circonstancielle. Par son caractère descriptif (de ce qui est au centre de l'attention) le pf. int. est particulièrement apte à se référer au présent actuel » (Prasse 1973, VI : 38).

<sup>41</sup> Je propose ici une présentation très simplifiée des alternances vocaliques dans la conjugaison verbale et renvoie pour plus de détails à Cohen & al. 2000.

<sup>42</sup> Pour Prasse (1973, VI : 39) il y a moins d'argument en faveur d'une vocalisation originelle *a—i* que d'une vocalisation *i—i* (celle qui se trouve être réalisée en zénaga).

<sup>43</sup> Je reconnais bien sûr que d'autres facteurs ont pu jouer aussi leur rôle (l'accent notamment).

Une chose du moins est claire, le fait que le zénaga — seul dialecte semble-t-il à pouvoir opposer trois voyelles brèves, même s'il se contente généralement d'une opposition binaire *a* vs “non-*a*” — ne présente aucun cas de voyelles longues d'origine morphologique<sup>44</sup>. On a donc de bonnes raisons de supposer que les voyelles “timbrées” du BN et les voyelles longues du touareg (surtout si elles ne sont pas réalisées comme des ultra-longues — c'est le cas notamment du *i* de PN) représentent dans certains cas des voyelles brèves. Cela pourrait être une cause de plus à la prolifération des schèmes, à ajouter à celle des emprunts (autre raison pour laquelle des voyelles brèves ont très bien pu être transformées en voyelles longues ou “timbrées”).

Le schéma d'évolution qui part d'un système triangulaire pour aboutir, dès le chamito-sémitique commun — ou même après, sur la base du principe de Meillet selon lequel des langues apparentées peuvent continuer à évoluer dans le même sens après leur séparation —, à deux systèmes triangulaires opposés par une opposition de quantité, me semble plausible pour le berbère comme pour l'arabe. Dans les deux langues, l'allongement vocalique paraît provenir, soit d'un phénomène de compensation après disparition d'une consonne radicale faible, soit de phénomènes relevant de la morphologie qui sont, à l'origine, d'ordre expressif ou simplement contrastif.

Au-delà des grandes ressemblances entre arabe et berbère, les langues (et, à l'intérieur de ces langues, les différentes variétés) diffèrent par le poids relatif de ces causes. D'une part, l'allongement “radical” est plus important et plus répandu en berbère qu'en arabe pour les laryngales. D'autre part, l'allongement “morphologique” est beaucoup moins général et systématique en berbère qu'en arabe : il n'est vraiment expressif que dans une innovation touarègue et il est peut-être en berbère un phénomène relativement récent (mais très important en dehors du zénaga) en tant qu'allongement “de contraste”.

Si, comme j'ai tendance à le supposer, l'allongement “de contraste” est historiquement secondaire en berbère et l'allongement expressif, très limité (sauf en touareg dans une période plus ou moins récente), l'opposition vocalique pourrait avoir été uniquement, dans un premier stade — dont le zénaga porterait encore témoignage — un allongement “radical”<sup>45</sup>. Cela pourrait expliquer pourquoi l'opposition de quantité s'est moins bien maintenue en berbère qu'en arabe (sauf cas d'influence, justement, du premier sur le second) et pourquoi, en touareg où une innovation ultérieure a introduit

---

<sup>44</sup> On peut s'interroger pour certains suffixes de pluriel en *-în* ou *-ūn* mais je pense que la voyelle longue, là encore, représente une consonne faible.

<sup>45</sup> Si l'on n'en tient pas compte, alors je serais d'accord pour dire avec un certain nombre de berbérissants (cf. notamment Chaker 1995 : 139) que l'opposition de durée n'est pas primitive en berbère.

des allongements expressifs, la langue — pour gérer deux oppositions de quantité d'origine différente — a introduit “théoriquement” trois quantités vocaliques et, pratiquement, abrégé des longues et allongé des brèves (cf. Prasse ch. I : 78 et sq.).

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BASSET, A. (1929), *La langue berbère. Morphologie. Le verbe. - Etude de thèmes*, Paris : Leroux.
- BOUCHERIT, A. (2002), *L'arabe parlé à Alger. Aspects sociolinguistiques et énonciatifs*, Paris-Louvain : Peeters.
- CANTINEAU, J. (1960), Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique [1946], p. 165-204, in *Etudes de Linguistique arabe*, Paris : Klincksieck.
- CHAKER, S. (1995), La parenté chamito-sémitique du berbère : un faisceau d'indices convergents [1990], p. 219-45, in *Linguistique berbère. Etudes de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain : Peeters.
- CHAKER, S. (1998?), Expressivité, in *Encyclopédie berbère XVIII*, : p. 2711-3.
- COHEN, D. (1963), *Le dialecte arabe hassaniya de Mauritanie*, Paris : Klincksieck.
- COHEN, D. (1970), Remarques sur la dérivation nominale par affixes dans quelques langues sémitiques [1964] p. 31-48, Le système phonologique du maltais, p. 126-149 et Le système des voyelles brèves dans les dialectes maghrébins, p. 172-178, in *Etudes de linguistique sémitique et arabe*, The Hague - Paris : Mouton.
- COHEN, D. (1973-79), "Qu'est-ce qu'une langue sémitique ?", *Comptes rendus du G.L.E.C.S.*, t. XVIII-XXIII, fasc. 3, p. 431-61.
- COHEN, D. (1975), *Le parler arabe des Juifs de Tunis. Tome II : Etude linguistique*, The Hague - Paris : Mouton.
- COHEN, D. (1989), *L'aspect verbal*, Paris : P.U.F.
- COHEN, D. (1993), Racines, in *A la croisée des études libyco-berbères. Mélanges offerts à Paulette Galand-Pernet et Lionel Galand*, Paris : Geuthner, p. 161-75.
- COHEN, D. (2001), Langues à mots, langues à racines, p. 27-44, in *Etudes de linguistique générale et contrastive. Hommage à Jean Perrot*, Paris : Centre de recherche sur les Langues et les Sociétés.
- COHEN, D. & C. TAINÉ-CHEIKH (2000), "A propos du zénaga. Vocalisme et morphologie verbale en berbère", *Bull. de la SLP*, XCV, fasc. 1, p. 269-322.
- COHEN, M. (1912), *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris : Champion.

- DALLET, J.-M. (1982), *Dictionnaire kabyle-français, parler des At Mangellat, Algérie*, Paris : SELAF.
- DELL, F. & M. ELMEDLAOUI (1998), "Les géminées en berbère", *Linguistique Africaine*, n° 19 (1997), p. 5-54.
- EL-HAJJE, H. (1954), *Le parler arabe de Tripoli (Liban)*, Paris : Klincksieck.
- EMBARKI, M. (1997), La quantité vocalique en arabe marocain : entre l'apparement historique et la réalité acoustique. Journées d'Etudes Linguistiques : "La voyelle dans tous ses états" - 5 et 6 décembre 1997, Nantes : Université de Nantes.
- FISCHER, W. & O. JASTROW, Ed. (1980), *Handbuch der arabischen Dialekte*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- FLEISCH, H. (1944), *Les verbes à allongement vocalique interne en sémitique*, Paris : Institut d'Ethnologie.
- FLEISCH, H. (1961), *Traité de philologie Arabe : Préliminaires, Phonétique, Morphologie Nominale*, Beyrouth : Imprimerie Catholique.
- FLEISCH, H. (1968 [1956]), *L'Arabe Classique - Esquisse d'une structure linguistique*, Beyrouth : Dar El-Machreq (Imprimerie catholique).
- FLEISCH, H. (1974), Premiers résultats d'une enquête dialectale au Liban [1959], p. 123-139 et Le parler arabe de Kfar-Sghāb, Liban [1963-64], p. 221-262, in *Etudes d'arabe dialectal*, Beyrouth : Dar El-Machreq.
- FOUCAULD, Ch. de (1952), *Dictionnaire touareg-français (Ahaggar)*, Paris : Imprimerie Nationale de France.
- GALAND, L. (1953), "La phonétique en dialectologie berbère", *Orbis*, 2, p. 225-233.
- GALAND, L. (1983), "Berbère et "traits sémitiques communs ?", *Comptes rendus du G.L.E.C.S. (1973-79)*, t. XVIII-XXIII, fasc. 3, p.463-93.
- GALAND, L. (1988), Le Berbère, in *Les langues dans le monde ancien et moderne*, : CNRS, 207-242.
- GALAND, L. (2002), « Signe arbitraire » et « signe motivé », en berbère [1974], p. 87-98 et Les consonnes tendues du berbère et leur notation [1997], p.147-161, in *Etudes de linguistique berbère*, Leuven-Paris : Peeters.
- KOSSMANN, M. (1995), "Les verbes à i final en zénète : étude historique", *Etudes et Documents berbères*, 13, p. 99-104.
- KOSSMANN, M. (2001a), L'origine du vocalisme en zénaga de Mauritanie, in *Etudes berbères. Actes du 1. Bayreuth-Frankfurter Kolloquium zur Berberologie (Frankfurter Afrikanistische Blätter, n° 13)*, Köln : R. Köppe Verlag, p. 83-95.
- KOSSMANN, M. (2001b), "The Origin of the Glottal Stop in Zenaga and its Reflexes in the other Berber Languages", *Africa und Übersee*, Band 84, p. 61-100.

- LANFRY, J. (1968), *Ghadamès I. Textes ; notes philologiques et ethnographiques*, Alger : Fichier de Documentation Berbère.
- LANFRY, J. (1973), *Ghadamès II. Glossaire*, Alger : Le Fichier Périodique.
- LOUALI, N. (1992), "Le système vocalique touareg", *Pholia*, n° 7, p. 82-115.
- MARÇAIS, P. (1956), *Le parler arabe de Djidjelli (Nord Constantinois, Algérie)*, Paris : Lib. Adrien-Maisonneuve.
- NICOLAS, F. (1953), *La langue berbère de Mauritanie*, IFAN - Dakar.
- PRASSE, K.-G. (1969), *A propos de l'origine de h touareg (tahaggart)*, Copenhague : Munksgaard Forlag.
- PRASSE, K.-G. (1972-73-74), *Manuel de Grammaire Touaregue (tahaggart)*, I-VII (3 vol.), Copenhague : Editions de l'Université de Copenhague.
- PRASSE, K.-G. (1975), The reconstruction of proto-berber short vowels, in *Hamito-Semitic*, The Hague-Paris : Mouton, p. 215-228.
- TAINE-CHEIKH, C. (1987), "Sous-classes verbales et racines "anormales" en hassaniyya", *Matériaux arabes et sudarabiques*, n° 5 (N. S. n° 1), p. 53-93.
- TAINE-CHEIKH, C. (1988-89-90), *Dictionnaire Hassaniyya-Français*, Paris : Geuthner.
- TAINE-CHEIKH, C. (1997), "Les emprunts au berbère zénaga. Un sous-système vocalique du hassaniyya", *Matériaux arabes et sudarabiques*, n° 8 (N. S.), p. 93-142.
- TAINE-CHEIKH, C. (1999), Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun, in *Afroasiatica Tergestina*, Padova, Italy : Unipress, p. 299-324.
- TAINE-CHEIKH, C. (2001-2003), La corrélation de gémination consonantique en zénaga (berbère de Mauritanie), *Comptes rendus du GLECS 34 (1998-2002)*, p. 5-66.
- TAINE-CHEIKH, C. (2004), Les verbes à finale laryngale en zénaga (Mauritanie), in *Nouvelles études berbères. Le verbe et autres articles. Actes du 2. Bayreuth-Frankfurter Kolloquium zur Berberologie*, Köln : R. Köppe Verlag, p. 171-190.
- TAINE-CHEIKH, C. (à paraître), "De la réciprocité à l'extensivité. Pour une approche renouvelée des verbes à 1ère voyelle longue (arabe hassaniyya)", *Les Cahiers de Linguistique de l'INALCO*.
- VICENTE, A. (2000), *El dialecto arabe de Anjra (Norte de Marruecos)*, Zaragoza : Universidad de Zaragoza.